

1990

Dolorès Coulombe (née en 1940)

L'âme de la Maison grise

Par Françoise Guénette

In Ces femmes qui ont bâti Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1992 : 583-584.

La fin des années 1980 voit le centre-ville de Montréal se remplir d'une nouvelle population errante, démunie, de plus en plus jeune et féminine. Les sans-abri, puisqu'il faut les appeler par leur nom, s'imposent par milliers à la vue et à la conscience de la population plus aisée.

Parmi les causes du phénomène, la crise économique, la pauvreté croissante des femmes, le chômage des jeunes, mais aussi la désinstitutionnalisation, la «désins», comme on dit, qui ramène en société la majorité des malades psychiatriques jusque-là confinés aux hôpitaux. L'objectif est louable, la méthode l'est un peu moins : très vite, on s'aperçoit que ces nouveaux citoyens, bien souvent sous forte médication, dépendants, habitués à être pris en charge par le système, s'acclimatent mal à la vie hors les murs et à l'autonomie. La transition est trop brutale, disent les critiques, et l'encadrement insuffisant. Faute de logements, de soutien, et surtout d'un suivi adéquat, les anciens malades reviennent vite s'adresser aux services sociaux et médicaux. Le réseau de la santé, débordé, se tourne vers les ressources communautaires.

C'est dans ce contexte difficile que les Sœurs Grises ouvrent en juin 1990 la Maison grise de Montréal. Située dans le quartier Rosemont, avenue Charlemagne, la Maison abrite onze femmes âgées de trente à soixante ans. Des «cas» difficiles : certaines sont alcooliques ou toxicomanes, d'autres schizophrènes ou psychotiques, mais toutes, après avoir connu une grande détresse, après avoir hanté les bas-fonds de la ville, se disent prêtes à s'en sortir. Chacune dispose d'un petit appartement, séjourne à la Maison aussi longtemps qu'il le faut (en moyenne huit mois) et bénéficie d'un soutien moral et professionnel afin de réintégrer la vie normale.

La Maison a une mère — et une âme — qui s'appelle Dolorès Coulombe. Cette religieuse au sourire éclatant, à la bonne humeur conta-gieuse, œuvre dans le domaine social depuis le début des années 1970. Assistée d'une dizaine d'intervenantes régulières, et de bénévoles, elle dirige la Maison grise d'une main de fer... et de velours à la fois. Les pensionnaires voient en «Dolorès» une amie qui les aime et qui sait les écouter.

Pour cette missionnaire des temps modernes, née en Alberta en 1940, créer des ressources est devenu un réflexe. En 1967, après quelques années d'intervention auprès des autochtones, elle ouvre à Edmonton une maison pour jeunes délinquants. En 1971, frappée d'un anévrisme, elle échappe de peu à la mort. Elle s'installe ensuite au Québec, où elle se consacre

au travail social, tout en poursuivant ses études universitaires. Elle se retrouve en 1975 à l'Accueil Bonneau, un refuge pour sans-abri — où elle ressent le besoin d'étudier en criminologie. En 1977, elle devient la première coordonnatrice du Réseau d'aide aux personnes seules et aux itinérants de Montréal, qu'elle a contribué à créer. Au début des années 1980, adjointe au directeur de l'Office des œuvres de l'archevêché de Montréal, elle met sur pied le Regroupement des œuvres caritatives du diocèse. En 1985, elle est nommée membre de la Commission des libérations conditionnelles du Québec, un mandat de sept ans au cours duquel elle se familiarise avec le système pénitentiaire et approfondit son engagement auprès des prisonniers.

Mais le désir la prend de retourner sur le terrain, là où la misère se vit. En 1987, tout en restant active au sein de plusieurs conseils d'administration, elle décide de réaliser un projet qui lui semble s'imposer : une maison pour les femmes en difficulté. Former un conseil d'administration, trouver les moyens financiers, chercher une maison et finalement en bâtir une... La Maison grise ouvre enfin ses portes en 1990, sœur Coulombe fermement attelée à la direction générale.

Vu l'ampleur des besoins cependant, une maison ne suffit pas. Très sensible à la condition des malades psychiatriques qu'on «laisse souvent pourrir, sans les écouter, qu'on transforme en zombies ou en cobayes à coup de médicaments...», elle voudrait multiplier les ressources d'accueil et de transition. Construire un immeuble résidentiel, par exemple, des appartements où les femmes qui quittent la Maison grise, encore fragiles, pourraient s'entraider et poursuivre ensemble leur cheminement... À écouter cette femme volubile et enthousiaste, on ne doute pas qu'elle y réussisse.

Source

BÉLIVEAU, Jules. *La Presse*, 3 septembre 1992.